

psychologie d'un peuple. Il avait choisi l'Angleterre, parce qu'il retrouvait dans la littérature anglaise, à tous les âges, l'homme passionné, concentré, intérieur, qui est l'Anglais d'aujourd'hui. . . . La méthode avait fait ses preuves ; Taine en présenta dans l'introduction de la *Littérature anglaise*, un exposé magistral. Elle se ramène, en réalité, à quelques données simples ; toutes les choses humaines, que ce soit le génie d'un artiste ou le génie d'un homme d'Etat, la littérature d'un peuple ou ses institutions, ont leurs causes, leurs conditions et leurs dépendances. Pour l'homme et pour le peuple, il y a une disposition initiale maîtresse et supérieure qui dirigent toutes les idées et tous les actes. Elle procède de trois forces primordiales : la race, le milieu, le moment.

Je n'ai point à discuter, en ce moment et en cette place, le bien fondé de cette thèse ; j'aurais certainement des réserves à faire sur la rigueur quasi mathématique avec lequel le nouvel Hegel contraint hommes et œuvres à entrer tout vifs dans le fourreau de ses impitoyables formules. Il n'en reste pas moins que, si le nom de Taine est devenu, aux temps du second empire, synonyme de progrès et de liberté, s'il fut désormais "à côté de Renan, son ami, l'un des chefs reconnus de la génération nouvelle", c'est, comme le dit M. Sorel avec de très élégantes précautions de forme, parce que "les jeunes gens qui avaient alors de vingt à trente ans, très Français en leur évolution même, las des mots creux, de la philosophie de commande et de la philosophie importée, des ballons captifs et des ballons dégonflés, avides de science à défaut de l'action qui leur était interdite, exigeaient, dans la pensée et dans l'art, la vue positive des choses, la précision nourrie de réalité."

Ce Taine que, dans notre jeunesse, nous tenions pour un audacieux, les *Origines de la France contemporaine* nous l'ont fait apparaître tout autre dans ses vingt dernières années.

Il a fait le procès à une métaphysique et à une rhétorique surannées et voilà que, avec cette même rigueur d'argumentation, il entreprenait de dresser un amer réquisitoire contre les institutions et les idées sur lesquelles est fondé et dont se nourrit la France d'aujourd'hui. Tous y passent et sortent également meurtris sous les coups d'un impitoyable censeur, ancien régime, révolution, empire.

En deux mots, le contraste entre l'auteur de la *Littérature anglaise* et celui des *Origines de la France contemporaine*, s'établit ainsi : le premier soulevait un voile et désignait des terres nouvelles, le second semble fermer la porte à l'espérance même en montrant que, dans le sombre cachot où se débattent les générations contemporaines, il n'y a point une fenêtre, si étroite soit-elle, par où se fasse voir un coin du ciel.

Taine reste une des grandes figures de notre temps. Par sa haute tenue morale, il rachète ce que tant de nos contemporains illustres ou simplement célèbres, ont concédé trop volontiers aux faiblesses de la nature humaine ou à l'applaudissement complaisant de leur entourage.

De grandes espérances suivies d'une amère désillusion, une première vie enflammée par la pensée de l'émancipation intellectuelle, une seconde vie où, de l'analyse obstinée d'une banqueroute politique, se dégage et surnage seul le souci de la dignité de l'individu consistant dans la haute moralité, voilà les deux Taine que la postérité entourera d'une respectueuse admiration, mais non sans s'étonner que ce puissant cerveau ait donné naissance à deux œuvres aussi disparates.

MAURICE VERNES.

L'ORATEUR SOCIALISTE

Lorsque l'on s'occupe des questions sociales, il faut avant tout se pénétrer de ce principe, que l'on a affaire à des gens qui sentent plutôt qu'ils ne pensent. C'est là le secret du succès de l'orateur socialiste ; sa déclamation, ou, si l'on veut, son éloquence, est d'une énergie facile ; le spectacle des misères du pauvre, des injustices, des inégalités est un thème inépuisable ; il faut y ajouter, à notre époque, les injures personnelles. Nous n'avons pas à examiner ici si le prolétariat est nécessaire au développement régulier d'une nation, il nous faut délimiter le champ clos où se concentre la lutte entre la société et le socialisme.

Le principal argument des démagogues est que le riche est un tyran, qui a extorqué sa fortune à la communauté ; la vieille doctrine de Jean-Jacques, reprise par Proudhon, et tant de fois combattue et abattue, reparait avec les socialistes ; chacun doit avoir son travail fixé une fois pour toutes, dans la ruche humaine, la rémunération se fait en nature et par voie d'échange ; un groupe spécial, dit gouvernement, veille au bon ordre et distribue les tâches. Tout le monde est heureux, tout le monde travaille et ne vit que pour travailler.

Tel est, *grosso modo*, le monde rêvé par le socialisme. Hélas ! ce n'est qu'un rêve ! Chaque fois que l'on a tenté de faire entrer dans la réalité ces fantômes de bonheur, la désillusion a été profonde. En France, en Amérique, des colonies d'essai ont été fondées ; aucune n'a réussi ; au bout d'un temps plus ou moins long, on opérât un partage des terres communes, et la propriété individuelle n'avait plus que des partisans dans la colonie.

Les masses qui vont au socialisme ne s'occupent